

2 | L'Ours actu(s)

Trois questions à Hervé Saulignac (fin)

À ce titre, le développement de l'IA et des technologies algorithmiques place l'UE à un carrefour. Doit-elle se limiter à édicter des règles générales visant à assurer la viabilité du système économique ou doit-elle aller plus loin ? Si l'UE travaille actuellement à l'adoption d'un règlement sur l'IA qui prône la mise en œuvre d'une approche éthique et la nécessité d'une évaluation des risques, il faut souligner la limite de cette démarche qui demeure presque exclusivement centrée sur des questions de sécurité et néglige les bouleversements économiques et sociaux que le développement des systèmes d'IA provoque déjà.

Dans ce contexte, la France doit prendre les devants et doper sa stratégie qui méconnaît des pans entiers du défi multifforme que nous avons à relever. Il nous revient d'encadrer des usages, de prévenir des dérives et de penser des outils de progrès social, économique et politique. Ainsi la France doit-elle œuvrer plus encore à la recherche d'un équilibre délicat entre les promesses de l'IA et un usage raisonné des données.

Ces nouvelles technologies réveillent à la fois les espoirs en termes d'émancipation individuelle et les craintes de dérive autoritaire. Quelle(s) évolution(s) est-il possible d'imaginer, dans nos vies personnelles et professionnelles ?

La méconnaissance des uns et l'aveuglement des autres conduisent souvent à des approches binaires qui enferment le débat entre dangers et progrès. Il faut dépasser cette appréhension du sujet et délaissier les technolâtres comme les technophobes.

L'IA c'est nous. Elle porte en elle les biais de la humanité, ceux qui résultent de notre histoire, de nos croyances, de notre éthique personnelle. Le vrai problème, ça n'est pas l'IA. C'est nous-mêmes. Pris de la sorte, le défi est immense mais l'espoir est permis puisque l'IA sera ce que nous en ferons. Ou pas.

Les dérives autoritaires sont déjà à l'œuvre. Le système de crédit social chinois qui note les citoyens, n'aurait jamais vu le jour sans les technologies d'analyse du big data et un usage poussé de l'IA.

Lentement, l'opinion prend donc la mesure des possibles manipulations de masse, des dangers pour la démocratie comme de ceux qui pèsent sur certains emplois menacés à terme de disparition. Les bonnes raisons de se faire peur s'égrènent quotidiennement dans les médias.

Mais l'IA est aussi capable d'écourter des tâches répétitives et fastidieuses. En tant qu'outil de coproduction, elle peut favoriser des prises de décisions mieux éclairées. Elle peut procéder à des analyses complexes, aider à des diagnostics – et possiblement se nourrir de ses paradoxes puisque le terrain de prédilection des producteurs de *fake news* peut aussi devenir une arme puissante au service de la chasse à la désinformation.

L'accélération que nous vivons nous commande d'élargir le champ d'une stratégie nationale que la France s'est donnée en précurseur dès 2018.

En effet, cette stratégie a d'abord comme objectif de renforcer la compétitivité et l'attractivité de la France. Elle n'est donc pas de nature à armer les institutions et les consciences, alors même que cet objectif devrait figurer au rang de priorité absolue. L'IA progresse, s'insinue dans les interstices de nos existences et prospère en partie sur l'ignorance dans laquelle sont tenus les citoyens et leurs représentants.

Une approche éclairée suppose que chaque secteur composant l'ensemble des politiques publiques appréhende son propre avenir à l'aune de l'IA. Mais les évolutions imposeront de conforter aussi des garde-fous et des outils existants : la CNIL dans ses moyens comme dans ses missions de contrôle et de répression, le Laboratoire National et d'Essai dans ses fonctions d'évaluation et de conseil, ou bien encore les 3IA (Instituts Interdisciplinaires sur l'Intelligence artificielle) en matière de recherche et de formation.

Ces questions arrivent tard, dès lors que l'IA s'est déjà emparée de nos vies quotidiennes dans bien de ses aspects. Il convient de cesser d'évoquer des innovations comme étant à venir alors qu'elles prospèrent au quotidien. À trop longtemps considérer ces sujets comme des perspectives en devenir, ils demeurent quasiment absents du débat politique alors qu'il s'agit bien de défis immédiats et majeurs.

Propos recueillis par Thibault Delamare

Décryptage

L'IA en toute intelligence humaine

L'intelligence artificielle (IA) est à la mode. On ne peut s'en passer, du moins dans les médias. Daniel Andler, professeur émérite de Sorbonne-Université, a voulu à la fois nous éclairer et nous alerter sur les enjeux de cette concurrence à l'intelligence humaine.

DANIEL ANDLER, *Intelligence artificielle, intelligence humaine : la double énigme*, Gallimard, NRF Essais, 2023, 431 p., 25 €

Cet ouvrage comprend deux parties : l'une est historique, avec les trois âges de l'IA, l'autre plus scientifique, voire philosophique, pour savoir de quelle intelligence on parle. Sa méthode est celle de la déconstruction, une critique de la critique, nourrie de nombreux exemples dans le domaine complexe où se situe l'IA.

L'IA s'est développée en même temps que les sciences cognitives qui ont fait du cerveau le siège de la pensée, donc de l'intelligence. En 1950 une revue titrait : « *les machines peuvent-elles penser ?* » Dans cette voie l'IA se présente comme une nouvelle philosophie de la connaissance, elle en vient à renverser la proposition de Descartes : je suis (semblable à un humain), donc je pense ! En fait, on ne peut confondre l'IA – qui se réfère à un modèle industriel et à des critères d'utilité – avec les sciences cognitives qui, elles, sont liées à une démarche scientifique, donc à des critères de vérité. Nous sommes en fait au début d'une nouvelle époque, celle du numérique, qui constitue une rupture analogue à celle qu'on a connue avec l'électricité.

Aux sources de l'IA

D'où l'importance d'en faire l'histoire. Aux sources de l'IA, on trouve Alan Turing (1912-54), qui avait déjà posé les prémisses de l'ordinateur. On se fonde sur les outils de plus en plus sophistiqués du calcul, on

donne un nom à cette nouvelle discipline : la cybernétique. Avec les algorithmes, se développe une IA symbolique qui, alliée à la robotique, va entraîner des performances singulières. Elle persiste alors que l'on assiste au développement d'une autre forme d'IA qu'on appelle « *deep learning* » (apprentissage profond). La base en est la constitution de réseaux analogues à ceux des neurones. On peut alors produire des textes raisonnés, des discours, mais aussi des images (où le faux ressemble au vrai...) ou des molécules dans le domaine biologique. Les grands groupes se concurrencent sévèrement, comme Microsoft – avec Copilot – et Google – avec Bard. C'est une nouvelle époque qui s'ouvre et qui n'a pas encore livré tous ses secrets et ses potentialités.

L'intelligence humaine dévaluée ?

À force de vouloir faire des objets « *intelligents* » au point de devenir autonomes, n'allons-nous pas dévaluer l'intelligence humaine, voire la remplacer. Daniel Andler ne le pense pas, car notre intelligence ne se limite pas à la solution de problèmes, elle réagit à des situations. Comme on le voit avec les animaux, il faut prendre en compte le milieu dans lequel s'exerce l'intelligence de chacun, « *un environnement qui a évolué au cours de l'histoire, mais dans lequel un rôle fondamental échoit au social* ».

L'énigme semble résolue. L'intelligence humaine a des spécificités qu'on ne peut retrouver, recréer par l'artifice. Pourtant l'IA poursuit son chemin et on ne peut pré-

juger des évolutions à venir. Certains chercheurs font d'ailleurs le pari qu'il est possible de surpasser l'intelligence humaine, de créer une super-intelligence dont la puissance serait considérable. Les « *produits* » devenant autonomes sont alors capables de résoudre leurs propres problèmes et de créer des situations nouvelles, auxquelles l'intelligence humaine ne s'est pas adaptée. Faut-il interdire cette recherche d'une Intelligence générale artificielle ? Non, mais la réguler et en contrôler les usages. Des chartes internationales définissant des principes et des limites sont nécessaires. Le numérique dans son ensemble ne pose pas seulement des problèmes techniques, mais aussi éthiques. Il faut garantir le respect du bien, du vrai, du juste, car « *ces problèmes ne sont pas de simples nuances dont on peut s'accommoder ou auxquelles il faut se résigner ; ils apparaissent comme des plaies qu'il faut guérir aujourd'hui et empêcher demain* ».

Une intelligence augmentée

L'auteur préconise, pour éviter la confrontation entre deux types d'intelligence, de parler d'une « *intelligence augmentée* ». L'intelligence humaine peut produire des prolongements d'elle-même grâce à des outils toujours plus performants, mais elle doit garder la maîtrise de la décision et le contrôle des limites. Il faut protéger la planète pour garantir l'avenir des futures générations, mais il faut aussi protéger l'humanité contre ses propres excès.

Robert Chapuis

Diagnostic

(Re)mettre les machines à leur place

Cette phrase d'Alexei Grinbaum résume bien son ouvrage : « *Il existe bien une différence entre ce qu'une machine dit et ce qu'elle "comprend" ; d'ailleurs, elle ne comprend rien.* »

ALEXEI GRINBAUM, *Parole de machines. Dialoguer avec une IA*, humenSciences, 2023, 192 p., 17,90 €

Source de polémiques récentes, voire d'interdiction dans certains pays, ChatGPT, édité par OpenAI, et ses consœurs IA nous interpellent : quelle place leur réserver dans nos sociétés ? Comment les utiliser et au profit de qui ? Comment interagir avec elles ? Alexei Grinbaum, physicien et philosophe au Commissariat à l'énergie atomique (CEA) fait le point, à fin mars 2023. Son ouvrage est donc d'actualité et sa compétence en la matière reconnue.

Un succédané d'intelligence

Le fait que lors une interaction humain-machine, la machine réponde de manière quasi-humaine – avec apparemment de l'empathie, de l'émotion, éveille en nous le même type de réaction émotionnelle, ne veut pas dire pour autant que l'émotion est

ressentie du côté du silicium. Ce ne sont que des réactions statistiquement correctes pour réagir face à un humain, et entraîner une projection des sentiments par l'être humain.

Du fait que le transformeur au cœur de l'IA ne soit qu'un automate englobant quelques TeraOctets de données de conversations, cela ne lui permet pas d'accéder au signifiant. Ce résultat brut est tellement dénué de sens qu'il est nécessaire de coupler ce transformeur à une autre IA, spécialisée, dont le seul rôle est de vérifier que le projet de rendu produit par le transformateur sera statistiquement et socialement acceptable.

S'il n'y a pas de signifié, il y a encore moins d'intention puisqu'il n'y a pas de conscience : l'IA est naïve, innocente en ce qu'elle ne peut connaître ni le bien ni le mal, n'ayant pas d'intention.

Pour l'auteur, c'est un Golem, un robot. La comparaison avec la Kabbale et le travail tal-

muque est tout à fait pertinente, d'autres écrits mystiques peuvent aussi servir de guide : « *Au commencement était le Verbe (λόγος), et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.* » Nous nous situons donc avant le bien et le mal.

Le travail de l'IA conversationnelle est donc sur le mot, le verbe, l'écrit, l'oral n'étant considéré que comme une synthèse vocale.

La nécessité d'une éthique

Nous sommes donc sur la forme et il ne faut pas s'y tromper. Cela dit, étant donné la potentiellement grande qualité de l'écrit généré, il est nécessaire d'y inclure une signature (*watermark*) pour différencier ce qui est texte généré, sans ancrage philosophique ou intentionnel, des textes écrits par des humains qui en sont pourvus.

Une éthique reste à définir avant de légiférer dans ce domaine, car aujourd'hui nous sommes face à des Golem qui s'expriment sans comprendre ce qu'il signent.

Cet ouvrage dense et bien sourcé se lit facilement. Sa lecture est recommandée car les IA conversationnelles existent, interdites ou autorisées, et nous devons faire avec et nous adapter. Et si certains métiers risquent d'évoluer voir de disparaître, au moins un nouveau métier émerge : influenceur d'IA !

François Van Zon

L'OURS hors-série recherche socialiste

100-101 décembre 2022, 16 €

La République, un état des lieux

102-103 juin 2023, 16 € (à paraître)

Face à la guerre

Enquêtes

Les nouvelles technologies façonnent-elles le monde ?

Anais Theviot, maître de conférences en sciences politiques à l'Université catholique de l'Ouest, étudie les rapports entre numérique et vie politique¹.

¹ ANAIS THEVIOT (dir.), *Gouverner par les données ? Pour une sociologie politique du numérique*, Lyon, ENS éditions, 2023, 284 p., 26 €

Pour cet ouvrage, Anaïs Theviot a rassemblé des chercheurs issus d'horizons disciplinaires (sciences politiques, sociologie, sciences de l'information et de la communication, droit privé) et même géographiques (Fribourg (Suisse), Compiègne, Angers, Avignon, Montréal et Paris) variés. L'objectif est d'aller au-delà des approches par trop normativistes, défaitistes, enthousiastes ou tout simplement managériales des nouvelles technologies. Cet objectif est rendu possible grâce aux travaux des chercheurs mobilisés qui emploient les méthodes des sciences humaines et sociales pour nous interroger au-delà des lieux communs sur les mégadonnées et les algorithmes. Ainsi, ils questionnent le poids et l'usage des données dans les manières de gouverner, puisque la donnée est devenue un « ressource enjeu de la gouvernance et représenté à ce titre un enjeu politique fort » via sa massification rendue pos-

sible par le numérique. Concrètement, les auteurs cherchent à identifier la réponse à cette problématique en se penchant sur les intentions et objectifs des concepteurs des algorithmes, ceux qui les vendent puis les utilisent, et enfin ceux qui cherchent à légiférer, notamment pour protéger nos données individuelles. Anaïs Theviot détaille dans l'introduction les nombreux termes techniques relatifs à ces données numériques : *big data*, *machine learning*, *open data/source*, etc.

Les algorithmes ne sont pas neutres

Les onze contributions sont organisées en trois parties : la première s'attarde aux données dans le monde professionnel dans trois chapitres sur, dans l'ordre : la gouvernance des consommateurs grâce aux données, les programmes de l'État fondés sur l'innovation numérique dans une finalité d'amélioration des services publics par la « transformation numérique » et, enfin, une enquête sur le travail de la CNIL. Loin de toute neutralité ou objectivité, les algorithmes

se révèlent soumis aux contraintes, négociations et luttes de pouvoir propres aux organisations professionnelles qui les produisent.

La deuxième partie contient quatre chapitres pour se demander si les nouvelles exploitations des données produisent une nouvelle manière de gouverner à travers : l'étude de la production des discours publicitaires fondés sur l'analyse des consommateurs par les outils numériques ; l'automatisation des publicités politiques sur les réseaux sociaux via l'étude du cas de Facebook ; les conséquences des applications sur la vie quotidienne, à travers l'exemple de Waze et ses conséquences pour les Françaises et Français « victimes » des nuisances des trajets qu'il recommande ; enfin, dans une belle approche réflexive, comment la « régulation publique et administrative » des données affecte les chercheurs en sciences humaines et sociales. L'intérêt de cette partie est de démontrer comment les algorithmes sont mis au service d'une certaine vision du monde, que ce soit dans les domaines écono-

miques, politiques ou scientifiques, dans une perspective d'efficacité voire de prédiction.

Quelle protection des données ?

La troisième et dernière partie s'interroge sur la possibilité même de protéger nos données. Trois chapitres déclinent cette problématique : d'abord sur l'effet d'attraction-répulsion à l'égard des outils algorithmiques dans le cadre des campagnes électorales à l'aune du scandale *Cambridge Analytica* (utilisation de données personnelles Facebook pour influencer les primaires présidentielles républicaines de 2016) ; ensuite, sur l'avènement d'un droit du chiffrement qui constate le rapprochement entre internet et nos corps, d'une part, et la problématique du chiffrement au regard des impératifs judiciaires, d'autre part, les deux se rencontrant autour de la notion de consentement à l'ère du numérique ; enfin, en faisant le bilan des dix ans du Règlement général sur la protection des données, dont l'acronyme RGPD s'est imposé. Cette partie identifie un changement dans le discours des professionnels de la data en politique, dans une optique de valorisation de leurs métiers, alors que le RGPD est déjà dépassé à une ère qualifiée par le dernier contributeur de celle du « consentement résigné ».

C'est peu dire que le pari d'une autre approche du numérique est remporté haut la main avec ce livre, témoin d'une approche sincèrement interdisciplinaire qui s'appuie sur une approche empirique nécessaire pour dépasser les mythes entourant les « datas ». Consommateurs ou électeurs, nous sommes avant tout des citoyens et citoyens qui méritons de mieux comprendre la soi-disant « boîte noire » du numérique. Avec cet ouvrage et grâce aux différents autrices et auteurs, nous voici bien accompagnés et sur la bonne voie.

Thibault Delamaré

¹ – *Faire campagne sur Internet*, Presses du Septentrion, 2018 (*L'Ours* 488) ; *Big data électoral. Dis-moi qui tu es, je te dirai pour qui voter ?*, Le Bord de l'eau, 2019).

Cohabitation

L'IA en attente de cadres juridiques et éthiques

Difficile de faire la part des choses en matière d'intelligence artificielle (IA). Entre récit de science-fiction, propagande mercantiliste et réalité, l'ouvrage dirigé par Christian Byk pour l'UNESCO et qui contient de nombreuses contributions de chercheurs permet d'y voir plus clair.

¹ CHRISTIAN BYK (sous la dir. de), *Intelligence artificielle. Vivre avec. Vers une nouvelle architecture du monde*, MA éditions, 2023, 332 p., 35,90 €

L'IA est au cœur de l'actualité. On ne compte plus les contributions à ce sujet qui, dans le contexte de l'époque, se veulent anxiogènes. Selon les prévisions les plus catastrophiques, l'être humain serait voué à l'inutilité car remplacé par des robots plus performants que lui.

Loin de ce qu'on pourrait qualifier de fantasmes, les contributeurs de l'ouvrage ont pour leur part suivi une démarche scientifique permettant de remettre l'IA à sa juste place, tout en pointant les questions qu'elle conduit à nous poser.

Une intelligence artificielle ?

L'ouvrage nous enseigne que ce qui est dénommé intelligence artificielle n'a en fait rien d'intelligent. En effet, malgré les progrès considérables de l'informatique, une machine reste une machine et est incapable d'avoir une conscience ou de nourrir une réflexion propre.

Ainsi, contrairement à une croyance répandue, l'IA n'est pas si révolutionnaire que cela et constitue seulement une évolution importante des systèmes informatiques existants.

On peut en déduire que les superlatifs utilisés à son égard peuvent s'analyser comme ayant un but mercantiliste, afin d'inciter les investisseurs privés ou publics à miser dans les sociétés qui portent des projets de développements dans le domaine de l'IA.

Ce procédé, illustré en son temps dans le roman d'Émile Zola *L'Argent*, a encore été utilisé récemment dans le domaine des transports où la supercherie du projet Hyperloop, mode de transport prétendument « révolutionnaire », a été divulguée par son instigateur, le fantasme Elon Musk.

Pour autant, tant pour la Banque universelle de Saccard que pour l'Hyperloop, il n'était nul besoin d'être un spécialiste pour douter de la faisabilité de ces projets.

Ainsi remise à sa place, il ne faut cependant pas nier que l'IA constitue une évolution importante de l'informatique qui recèle des potentialités devant être encadrées.

Les potentialités de l'IA

De la même manière qu'un logiciel de traitement de texte a avantageusement remplacé la machine à écrire, l'IA permettra de faciliter le travail de l'être humain.

Si les différents contributeurs indiquent que l'IA n'est pas en capacité de se substituer à un juge ni à un médecin, l'IA peut être un atout pour aider à prendre une décision, qu'elle se matérialise dans la forme d'un jugement ou d'un diagnostic médical.

Si des dispositifs informatiques existent déjà pour effectuer des recherches juridiques ou analyser de l'imagerie médicale, l'IA leur permettra d'être plus performants.

En effet, elle permet de traiter une base de données considérable (data) au moyen d'un algorithme censé donner la réponse pertinente par rapport à la recherche demandée, ce qui n'est toutefois pas sans danger.

Les dangers de l'IA

Ici aussi, plus que de nouveaux dangers créés par l'IA, les contributeurs évoquent une aggravation des dangers existants liés à l'utilisation de l'informatique.

Le premier danger concerne la base de données utilisée par l'IA et qui est sélectionnée par son concepteur. Par exemple, on peut craindre qu'en matière politique, certains ouvrages soient écartés de la base de données, altérant ainsi l'objectivité de la recherche sollicitée et condamnant des auteurs à l'oubli.

Le second danger concerne l'algorithme dont la programmation est secrète. Toujours en matière politique, des auteurs pourraient être ainsi dévalorisés car ne partageant pas les opinions de son concepteur.

Ces dangers doivent être pris au sérieux quand on sait que les développeurs de l'IA

sont quasi exclusivement les plus grandes firmes qui, si elles ne sont pas régulées, chercheront à utiliser l'IA exclusivement comme un moyen d'augmenter leurs profits.

Ainsi, la lecture de cet ouvrage nous invite à réfléchir à un cadre juridique et éthique de l'intelligence artificielle afin qu'elle soit un facteur de progrès pour le genre humain.

Nicolas Ciron

Uchronie

L'historien met l'IA à son service

Un de nos bons historiens de l'Antiquité, Raphaël Doan, nous offre le premier ouvrage d'un nouveau genre : une uchronie écrite et illustrée avec une intelligence artificielle. Ici, l'IA nous narre ce qui aurait pu advenir si Rome, à la suite de conquêtes technologiques avancées, avait évité la chute du V^e siècle.

¹ RAPHAËL DOAN, *Si Rome n'avait pas chuté. Le premier livre d'histoire écrit et illustré avec une IA*, Passés composés, 2023, 200 p., 20 €

En fait, le recours à l'uchronie s'est imposé par le mode de fonctionnement de l'IA. L'IA procède à partir de calculs statistiques en fonction des données qu'on lui fournit. Il produit donc un texte vraisemblable, mais n'a pas les moyens de vérifier les détails – les dates par exemple. C'est pourquoi, il est plus simple pour elle d'écrire une histoire alternative plutôt qu'un essai historique proprement dit.

Faire avec les limites de l'IA

D'autre part, l'IA a pour l'instant, une limite. Elle ne se souvient que de 4 000 mots (25 000 signes). Il est donc impossible de lui faire composer un livre sans prendre un risque sérieux de sortie de route tous les 4 000 mots. D'où la nécessité de la faire procéder par étapes, de lui faire rédiger des synthèses des différentes parties. L'auteur fait justement remarquer qu'il faut donc un collaborateur humain pour jouer

le rôle d'un réalisateur de cinéma œuvrant sur le montage d'un film. D'ailleurs, à la fin de chaque chapitre, l'« auteur-réalisateur » intervient pour quelques commentaires sur le propos de son « collaborateur ».

Le lecteur parcourt le livre avec plaisir. En découvrant la machine à vapeur et la pile électrique, Rome connue, en moins de temps qu'il n'en fallut dans l'histoire de l'Occident, le développement du machinisme, les voitures automobiles et la navigation aérienne. Les Jeux publics gagnèrent en splendeur – Ah ! ces courses de chars motorisés et ces joutes nocturnes, avec écran holographique, dans un Colisée scintillant de lumière électrique ! Les nouvelles technologies apparaissent en procession, tels la robotique, les ordinateurs, l'astronautique. Puis, on a droit à l'incontournable conflit entre la Chine et Rome, les deux super puissances, et l'on termine avec une gigantesque guerre civile opposant l'Empereur romain à un usurpateur de haute volée.

Suite page 4

4 | L'ours actu

On peut dire que l'ensemble est une réussite. Tant le texte que les illustrations, absolument remarquables, et qui relèvent de deux catégories, celle de fausses photographies d'objets de musée imaginaires, et celle de scènes prétenues de la vie quotidienne. On aura un faible pour l'aurige équipé en pilote de formule 1...

Pour ce qui est du texte, les différents épisodes ne présentent pas de disparates par rapport aux grands traits de la civilisation gréco-romaine. Les monarchies hellénistiques, dont Rome hérita, développèrent des activités technologiques remarquables, dont le célèbre phare d'Alexandrie est un exemple. Les moulins à eau se multiplièrent. On connaissait alors les automates, ainsi que le marteau à répétition mécanique. Les Romains ne cessèrent d'améliorer la qualité de leurs armements, notamment dans la balistique. Et l'uchronie en question n'est pas délicate : sous le règne de Néron, à défaut de la pile électrique, Héron d'Alexandrie avait inventé l'éolipyle, une chaudière contenant de l'eau dont la vapeur faisait tourner une sphère. On ne poursuivait pas l'expérience, vu la trop grande quantité de bois consommée. On ne connaissait malheureusement pas l'utilisation du charbon.

On pourra s'interroger sur quelques détails. Ainsi l'IA nous affirme que les néoplatoniciens, en particulier « étaient fascinés par l'électricité », qu'ils considéraient « comme une manifestation physique de la puissance divine ». C'est possible. Mais avec une nuance. Il est vrai que les philosophes grecs se passionnaient pour la science, mais en distinguant bien la science de la technique, et Platon reprochait aux « ingénieurs » de corrompre la géométrie. Et Archimède lui-même considérait ses travaux comme de nobles jeux de l'esprit, sans faire grand cas des applications pratiques qui le rendent célèbre.

Excellents pastiches

En tout cas, rien ne choque. Les textes attribués à Pétrone ou Martial sont d'excellents pastiches et on est agréablement surpris de voir l'IA nous inventer un joli mythe, digne de Platon, celui de la déesse Techné créant la première machine à vapeur en traversant dans la forêt un ruisseau bouillonnant... Il n'est nullement illogique que le récit se termine par une guerre civile titanique qui conduit l'Empire au bord de la chute. La fréquence des guerres civiles, d'assassins d'empereurs et d'usurpations marque l'histoire de l'Empire romain. Les usurpateurs se levèrent de tous les horizons et les importantes réformes institutionnelles de Dioclétien ne réglèrent rien.

Un joli coup d'essai. On remarquera que cette réussite ne résulte pas de la substitution de la machine à l'homme, mais d'une coopération entre les deux. Ce qui tendrait à illustrer l'affirmation de Raphaël Doan dans sa préface : « Ce n'est pas vraiment l'IA qui va remplacer les hommes ; ce sont les hommes qui utilisent l'IA qui remplaceront les autres ».

Claude Dupont

Test

Ce que ChatGPT nous a répondu

OURS : Dans la balance risques et avantages de l'IA pour les sociétés humaines, qui l'emporte ?

ChatGPT : Il n'y a pas de réponse simple à cette question car cela dépend de nombreux facteurs, notamment de la manière dont l'IA est développée et utilisée, de son impact sur différents secteurs et groupes sociaux, ainsi que des politiques et des réglementations mises en place pour encadrer son utilisation.

Cependant, il est possible d'affirmer que les avantages potentiels de l'IA pour les sociétés humaines sont nombreux, notamment en termes d'amélioration de l'efficacité et de la productivité, de l'optimisation de la prise de décision, de l'amélioration de la qualité de vie et de la résolution de problèmes complexes. L'IA peut également contribuer à résoudre des défis majeurs tels que les changements climatiques, la santé et la sécurité, l'énergie et la durabilité.

D'un autre côté, les risques potentiels liés à

Prospective

Penser nos sociétés à l'heure du big data

Professeur d'histoire et de sciences politiques à Johannesburg et intellectuel camerounais, Achille Mbembe, n'en est pas à son premier essai sur l'Afrique et les ruptures coloniales. Il ouvre aujourd'hui une réflexion globale sur l'histoire de la terre et des hommes et de « ses devenirs », appuyée par une imposante recherche bibliographique et fort de sa connaissance des métaphysiques africaines.

ACHILLE MBEMBE, *La communauté terrestre*, La découverte, 2023, 200 p, 20 €

Histoire globale, disons-nous, car il nous invite à une histoire de la terre dans la perspective de la communauté de tous les vivants, animaux et végétaux, histoire qui s'inscrit aussi dans celle de l'univers.

La violation de la terre

Notre terre aujourd'hui se façonne un nouveau visage à bien des égards inquiétant. L'automatisation, le monitoring et l'intelligence artificielle (IA) créent véritablement un écosystème dynamique et interactif qui tend à supplanter l'écosystème premier et naturel. Le rêve de la science moderne fondée sur la mathématisation du réel ouvre des perspectives inouïes pour la vie des hommes. Cependant, en obéissant à une logique excessive de vouloir tout quantifier et dans le contexte de « financiarisation du monde » de tout vouloir monnayer, la relation à la terre porteuse en est bouleversée. Et le pire est peut-être devant nous : dans les mutations du vivant et de la machine, la frontière entre l'homme et la machine devient floue : la machine « empreinte à la réalité humaine » et l'humain est investi par la machine.

L'originalité de l'analyse de l'auteur est de prendre comme référence conceptuelle la richesse des pensées qui s'expriment dans les cosmogonies africaines. La destruction de l'environnement se lit dans « la partition raciale de la terre ». L'histoire de l'esclavage se révèle dans un processus de « capture, de mastication et de digestion ». Dans ce qu'il appelle « la production inerte », il analyse l'esclavage comme « la vente d'un capital naturel abondant ». « Diviser la terre et l'habiter selon le principe de la race exige par ailleurs la relégation d'une masse donnée de corps au rang de surplus, voire de superflu, de ce dont on peut se passer ou que l'on peut gaspiller. » On mesure la violation de la terre nourricière, car le rapport à la terre est avant d'être économique un rapport « existentiel », ce qui fait de la Terre « une chair, une peau et un corps d'ancêtres » comme l'animisme l'exprimait.

Une deuxième terre ferait-elle alors aujourd'hui son apparition, « excroissance de la première » ? La technosphère est devenue une dimension structurante de la biosphère, boostée par « l'extension infinie du marché », au point que la terre est devenue « une création du marché ». Force est de constater que la terre comme unité politique globale « n'existe qu'en tant qu'utopie ». Le propre de la terre serait de « faire place à tous ses habitants », d'avoir cette

capacité de « faire place à plus d'un », afin de réaliser ce qu'il nomme « l'en-commun ». Si le vivant est ce qui est « sans prix », toute politique du vivant relève de ce qui hors de « tout calcul, de toute mesure ». Les successives « prises de terre » qui ont rythmé l'histoire des différentes appropriations n'ont conduit qu'à la destruction des habitants et de leurs milieux. Il y a une « dimension immatérielle de la terre » qui n'a aucun lien avec la propriété ou l'appropriation. Ce qu'on entend par « communauté terrestre » inclut les humains et les autres êtres qui la peuplent. Ce droit à avoir une part à la terre est l'équivalent « du droit universel à la respiration », alors que la propriété privée a été érigée « en droit naturel et inviolable ».

La seconde création

L'évolution de l'humanité est comparée à « une seconde création », engendrée non par Dieu mais par « le jeu des forces humaines, naturelle et artificielles ». Dans cette « seconde création » se jouent de nouveaux processus de transformation de l'humanité : miniaturisation et universalisation de nouveaux objets techniques (séquençage de l'ADN humain, biopuces à ADN, puces à cellules, puces à protéines, nano particules). Parallèlement émergent des dispositifs puissants de surveillance étatique. Un capitalisme « cognitif » fait son apparition à travers les géants du numérique. Si la main fut considérée comme un facteur clé de l'évolution humaine, « le doigt libéré » avec la civilisation digitale lui succède dans le tableau évolutif. Le langage, lui-même, n'échappe pas à une profonde modification dans l'ambition effrénée de dialoguer avec la machine qui devient « organo-computationnelle ». L'écran, ce « sanctuaire profane » et « scène », illustre cette transformation opérée dans la seconde création en effectuant le passage du « numérique au nouméral ». L'homme devient l'avatar de la machine. Ce projet ambitieux vise à « rapatrier l'ensemble des compétences du vivant dans des composés organo-artificiels dotés, pour l'essentiel des caractéristiques de la personne humaine ». Une « totalité magique » se forme dans l'univers techno-numérique engendré par un capitalisme transformé devenu producteur d'artefacts. L'animisme, alors survivance de l'obscurantisme, dans sa forme contemporaine, s'accorde de l'intelligence artificielle et des supercalculateurs. Si les « religions technologiques contemporaines » sont bien des « expressions de l'animisme », c'est l'artifice qui les régit et non la force vitale comme l'animisme ancien.

« La pesée des vies »

Dans ce contexte vertigineux, la question des « futurs du vivant » et de « l'avenir de la raison et de la liberté » pèse sur nos vies. Sous nos yeux s'opère à l'échelle globale au sein de gigantesques compagnies une concentration du pouvoir et du savoir. Le gouvernement privatisé poursuit son expansion en extrayant toujours plus de données, facilitée par la transformation informatique des marchés financiers. Le pouvoir économique des grandes compagnies tend à supplanter la souveraineté des États, s'exempter du fisc et jouir de l'immunité et de l'état d'exception propre à un pouvoir souverain. Ainsi affranchies du reste de la société, elles exercent leur surveillance sur tous les individus. Dans ce chapitre au titre significatif « La pesée des vies », l'auteur montre comment toute chose ou tout vivant sont devenus « une source potentielle de capitalisation » et com-

ment le « capital a construit son propre monde... s'affranchissant du pouvoir démocratique ». Le pouvoir redistribué entre l'homme et la technologie numérique bouleverse la nature des marchés et l'économie tout entière.

Paradoxes

Des paradoxes nouveaux surgissent : jamais, relève l'auteur, nous n'avons été dans un rapport de proximité et d'exposition les uns aux autres aussi élevé, et pourtant ce phénomène s'accompagne de constructions de murs, d'enclaves diverses cloisonnant l'espace... La vie elle-même est de plus en plus appréhendée comme « une marchandise reproductible au gré de la volatilité du marché ». Les frontières ne sont plus des lignes de démarcation entre des entités souveraines. Il nomme « frontérisation » le processus par lequel certains espaces deviennent inaccessibles, « des lieux où la liberté d'aller et venir est désactivée, et où la vie d'une multitude de personnes jugées inutiles est immobilisée ». Ce processus engendre des formes de guerre nouvelles : « la guerre contre les flux et la mobilité (visent) à réduire en poussière les moyens d'existence et de survie de populations vulnérables ». Les guerres de cette nature changent de paradigme en ne s'attaquant plus à « des corps singuliers mais à des pans d'humanité jugés sans valeur ». L'état identitaire contemporain se recentre sur le contrôle de la population et de l'environnement, rejette les espèces invasives et se constitue en « biotope » alors que se forme un corps planétaire. La raison mobilisée par « la rationalité instrumentale » se réduit à « un traitement mécanique ou algorithmique de l'information », au point que « le cerveau humain a cessé d'être le sanctuaire de la raison ».

Persistence du désir mythologique

« Que reste-t-il du sujet humain une fois que la raison a été aspirée par les technologies du calcul ? » Sur le plan politique des changements majeurs s'opèrent qui n'en sont pas moins inquiétants. Le néolibéralisme laisse poindre de potentiels tyrannies, au sein de sociétés que l'on pensait ouvertes. L'alliance du capitalisme financier et de la raison algorithmique, de l'économie et de la biologie, laisse à certains imaginer l'imaginaire dans un « messianisme technologique ». L'humanité tiendrait son salut dans « l'escalade technologique et un nouveau cycle colonial, le colonialisme techno-moléculaire et orbital ». Le désir de mythologie persiste générant « le retour d'envoûtement, voire de crétinisation de masse ». Une mythologie nouvelle surgit, bien différente des métaphysiques africaines « du lien » qui avaient su développer « une conscience vive de la multiplicité des formes du vivant ».

L'Afrique, « fille aînée de l'humanité », « puissance en réserve, et une réserve de puissance » saura-t-elle « en puisant dans ses archives anciennes » retisser des liens, tourner le dos à la violence et ouvrir la voie vers « la désappropriation », partager « le commun qui anime le vivant » ? C'est une riche et stimulante réflexion que nous propose l'auteur dans ce parcours des changements et des bouleversements contemporains. En conclusion, je retiendrai cet espoir de faire de « la respiration » qui est « égalisation et commune à tous les vivants » le fondement d'une reprise du monde « à partir de cette idée du commun, de ce qui constitue un droit échappant par principe à toute forme de souveraineté, territoriale, étatique ou marchande ». À découvrir.

Camille Grousselas

Images

À l'heure de l'anarchisme

Un film enthousiasmant par un réalisateur talentueux.

Désordres (Unruel), de CYRIL SCHÄUBLIN, Shellac films, Suisse, 2022, 1 h 33

Nous sommes dans un bourg du Jura Suisse, bernois précisément, en 1877. Les échos de la Commune de Paris résonnent encore dans les montagnes. On s'échange au grand jour, mais non sans risques, les portraits photographiques de Louise Michel. Le lieu est un véritable cluster anarchiste. Pierre Kropotkine arpente ces terres en géographe, concevant de nouvelles cartes afin que le sens vienne de la terre et de ses habitants, et ne soit plus imprimé par le pouvoir. Il y est beaucoup question de frontières et de limites (que l'on ne doit pas dépasser, mais que l'on franchit tout de même – les deux gendarmes suisses y sont savoureux) comme marqueurs de la division entre les Hommes du fait des États, en ce siècle d'affirmation des nationalismes.

Le XIX^e siècle est aussi celui de l'industrialisation. Toute l'activité du village tourne autour de la production horlogère. Une merveille d'études de gestes et de postures. Une fabrique domine, mais elle doit recourir à la sous-traitance d'une coopérative anarchiste. Ce qui est beau dans ce film, c'est la matérialisation du temps auquel le réalisateur donne substance. Le traitement de l'histoire semble s'allonger ; c'est pour mieux faire percevoir les mouvements du balancier (Unruel). Les hommes, debout, blouse ouverte, mesurent le temps des tâches effectuées par les femmes. Le regard porte

par la caméra sur ses ouvrières en exergue l'agentivité (la capacité d'agir) de ces femmes qui, en messe-basse, s'accordent pour ralentir la cadence. Mais, déjà, la mondialisation frappe à la porte, car s'il y a le temps de la fabrique, du Temple et de la municipalité (ce qui vaut aux ouvrières, réglées sur ce dernier, bien des avanies lorsqu'elles se présentent en retard au travail), déjà frappe à la porte le temps du télégraphe, celui des commandes étrangères et des informations extérieures. La presse du réseau mondial anarchiste déclare avec gourmandise et en costume bourgeois le patron de la fabrique, est une formidable source d'informations permettant de voir venir les crises économiques.

« L'exposé théorique de l'anarchie tel qu'il était présenté alors par la Fédération jurassienne [...] la critique du socialisme d'État [...] et le caractère révolutionnaire de l'agitation, sollicitaient fortement mon attention. Mais les principes égalitaires que je rencontrais dans les montagnes du Jura, l'indépendance de pensée et de langage que je voyais se développer chez les ouvriers [...] tout cela exerçait sur mes sentiments une influence de plus en plus forte ; et quand je quittai ces montagnes, après un séjour de quelques jours au milieu des horlogers, mes opinions sur le socialisme étaient faites : j'étais anarchiste. » P. Kropotkine, *Autour d'une vie*, rééd. Stock, 1971, p. 293-294. **Florent Le Bot**

Anthologie

L'anarchisme, textes et images

Ce gros album, recueil d'articles parus dans la presse libertaire entre la Commune de Paris et la veille de mai 1968 offre une véritable histoire de l'anarchisme par les textes et les images, en rouge et noir.

Incredibles anarchistes, Textes réunis par WALLY ROSELL, Éditions libertaires, 2023, 394 p., 35 €

Ordonné en six grands thèmes : les origines, la Première Guerre mondiale, l'entre-deux-guerres, le Front populaire, la Révolution espagnole, la Résistance et la période 1947-1967, le livre raconte de belle manière la vie et les luttes des libertaires. Il est également émaillé de portraits comme la pétroleuse Nathalie Lemel, le pamphlétaire Émile Pouget, le syndicaliste Benoît Broutchoux, Georges Cochon, le fondateur du syndicat des locataires qui dénonçait la « tyrannie des concierges » ou plus tard le cinéaste Jean Vigo, le chanteur Georges Brassens et l'écrivain Albert Camus. Ces figures permettent d'éclairer la vie du mouvement libertaire.

Il est possible de relire les grandes phases de l'histoire du mouvement les prémices avec la Commune de Paris et celle de Marseille, les dissensions dans la Première Internationale avec le congrès de Saint-Imier en 1872 qui marque la véritable naissance de l'anarchisme. L'ouvrage évoque les heures de gloire avec la naissance du syndicalisme révolutionnaire. Il rappelle les divisions du mouvement libertaire lors de la Première Guerre mondiale, entre les partisans de la Guerre, minoritaires et les opposants très majoritaires. La sortie de

guerre fait entrer l'anarchisme dans sa période sombre des espoirs déçus d'abord en Russie avec la défaite des révoltes ouvrières, comme à Kronstadt, ou paysanne, comme en Ukraine et dans le mouvement syndical avec l'expérience de la CGTU. Si les Fronts populaires espagnol et français ravivent les espoirs, ils sont de courte durée. La partie sur la Seconde Guerre mondiale rappelle la participation des

libertaires à la Résistance – en revanche les pages sombres du soutien de quelques libertaires à la collaboration ne sont pas mentionnées. Il s'achève sur la reconstruction du mouvement libertaire entre 1947 et 1967, expliquant les origines culturelles de mai 1968, les mutations du mouvement étant prévues pour un second volume. À suivre donc avec le même intérêt...

Sylvain Boulouque

Abrégé

Anars en poche

MARIANNE ENCKELL, *Une petite histoire de l'anarchisme*, Nada éditions, 2023, 130 p., 10 €

Format poche, cette brochure répond parfaitement et fort joliment à son objet : proposer un abrégé de l'histoire de l'anarchisme à travers ses grandes heures (La Commune, la propagande par le fait, l'action directe, l'internationalisation de son message, l'ITWW, la guerre d'Espagne, ses développements en Amérique latine...), ses penseurs, ses acteurs et ici surtout ses actrices (Louise Michel, Voltairine de Cleyre, Emma Goldman...) et tant d'autres beaucoup moins connues (comme les sœurs Ridel, épouses des frères Peloutier, Margaret Sanger, ou les *mujeres libres* espagnoles). Sans oublier le rôle de la presse et de l'imprimé

dans la diffusion de la pensée anarchiste, et celui non moins fondamental des imprimeurs. Les symboles, le drapeau noir et le A dans un cercle sont aussi évoqués.

Les titres des 12 chapitres chronologico-thématiques définis par l'historienne Marianne Enckell, animatrice depuis un demi siècle du Centre international de recherche sur l'anarchisme (CIRA) de Lausanne font référence à des paroles de chansons et de poèmes. Illustrés de dessins ou gravures publiés dans la presse libertaire, ils se terminent par des suggestions bibliographiques. Cette « petite histoire » transversale et culturelle ne dissimule ni les échecs ni les impasses de l'anarchisme, tout en en montrant la richesse et le renouveau.

François Lavergne

Pandores

Le maintien de l'ordre au tournant du XX^e siècle

Aujourd'hui on l'appelle la Belle Époque. Paris en 1900 reste la ville où pouvaient se tiennent des expositions universelles, où on admirait la Tour Eiffel, les élégances et les salons décrits par Proust. Paris, ville lumière, mais aussi Paris, ville plus sombre.

JEAN-MARC BERLIÈRE, *La Police à Paris en 1900 : Plongée dans l'univers violent de la Belle Époque*, Nouveau monde éditions, 2023, 296 p., 19,90 €

En fait la situation réelle telle que la vivaient les Parisiens était très différente. Les affrontements pour le maintien de l'ordre, l'agitation des ligues, se répétaient constamment et pas seulement au sujet de l'Affaire Dreyfus. L'auteur, Jean-Marc Berlière, spécialiste de l'histoire des polices en France (Cf. *L'Ours* 523), retrace les combats qu'ont dû mener les gouvernements pour assurer le maintien de la République, laquelle était loin d'être consolidée à l'époque.

Par exemple, en 1901, il y eut, à Paris, 18 523 arrestations, dont 7 620 de femmes. La prostitution en représentait plus du tiers, la morphine, l'éther et la cocaïne étaient en vente libre et il existait même une régie de l'opium qui enrichissait les caisses de l'État. Il y avait une contradiction entre une demande globale de répression de la population et la sympathie manifestée envers les victimes contre les policiers lorsque ceux-ci intervenaient. Les causes du mal, sur-

tout dans les quartiers périphériques récemment annexés à la ville de Paris, étaient la misère, les bas salaires, le chômage, l'insalubrité et l'exiguïté de la plupart des logements. En dehors de Paris un désert policier commençait dès les fortifications de la capitale. C'est seulement en 1907, à l'instigation de Clemenceau, qu'est créée une réelle police judiciaire centralisée, mobile et à large ressort.

Le préfet Lépine et les anars

Auparavant l'État s'est beaucoup reposé sur un grand préfet de police, Louis Lépine, nommé en 1893 et qui restera dix-huit ans à son poste soutenu par le président du Conseil Pierre Waldeck Rousseau en 1899.

Le préfet de police est un rouage essentiel de l'État. Il dispose d'un pouvoir de disposition gracieuse qui n'est pas inscrit dans les textes. Il s'arroe le droit de classer certains procès-verbaux rédigés par les commissaires de police. Il détient également une possibilité d'intervention occulte dans les affaires de chantage et d'arrestations illégales. Il dispose

d'importants fonds secrets qui lui permettent d'influencer les journaux et l'opinion.

L'ouvrage décrit bien le terrorisme anarchiste des années 1880 et 1890, dont l'attentat de Vaillant à la Chambre des députés, conclu par la liquidation de la bande à Bonnot. Il rappelle les troubles causés par les obsèques de Félix Faure en 1899, ceux du procès de Dreyfus à Rennes la même année, les mouvements contre Loubet, élu président à la suite de Félix Faure et considéré comme dreyfusard, à l'inverse de son prédécesseur.

La presse était très lue, quatre journaux tiraient à un million d'exemplaires, dont chacun coûtait un sou. On attirait le chaland avec des faits divers, notamment criminels et les journalistes multipliaient leurs investigations, qui ne facilitaient pas le travail des policiers.

Un chapitre est consacré au rôle des femmes, qui étaient ravalées aux tâches subalternes, les métiers « nobles » leur étant inaccessibles. Les premières femmes prêteront serment d'avocat seulement en 1900. Il est

rappelé que depuis Napoléon elles sont d'éternelles mineures sous la coupe de leurs pères ou maris. Le constat d'adultère les rend passibles de prison, à l'inverse du même fait pour les hommes et les féminicides sont fréquents.

Un texte intéressant trace le parcours de Sébastien Faure, anarchiste dreyfusard, qui lança en février 1899 (un mois après l'article de Zola) un quotidien, le *Journal du peuple*, financé par un comité de défense contre l'antisémitisme, qui lui valut deux mois de prison.

Indigence de la police

Un autre chapitre s'étend sur l'indigence des moyens des policiers, qui ne disposent pas du téléphone, ni même le chef de la sûreté à la préfecture de police ! Les réformes furent lentes. L'ouvrage décrit longuement les difficultés des commissariats de quartier et de la police municipale.

La formation très insuffisante des policiers est également bien observée. La plupart sont d'anciens militaires qui bénéficient d'emplois résér-

vés mais sont de médiocre qualité. Les débutants sont placés aux postes les plus difficiles que les plus chevronnés abandonnent, après seulement trois ou quatre mois d'enseignement. La brigade criminelle ne fut créée que dans les années 1910. Les policiers étaient plutôt de sensibilité antidreyfusarde et semblent avoir eu peu de sympathie pour la République. L'ouvrage cite abondamment leurs récits sur les affaires qu'ils ont traversées. Ces mémoires ont connu de nombreuses rééditions qui attestent de l'intérêt du public pour ces histoires et rendent passionnante la lecture des pages qui leur sont consacrées.

De manière générale il est intéressant de lire le livre de Jean-Marc Berlière qui traite précisément l'univers violent de la Belle Époque. Les conflits actuels sur l'action de la police et les assauts qu'elle contient plus ou moins professionnellement appellent les affrontements d'il y a plus d'un siècle. Ils sont éclairants sur des problèmes qui demeurent permanents.

Raymond Krakovitch

Exposition

Marx revit à Montreuil

Le Musée de l'Histoire vivante porte bien son nom. Il s'agit toujours dans ses expositions de relier le passé et le présent, de confronter les sources.

Marx en France, au MUSÉE DE L'HISTOIRE VIVANTE, 31 bd Sœur 93100 Montreuil, du 25 mars-31 décembre 2023 (muséehistoirevivante.fr)

Sans grands moyens, grâce à l'énergie de ses amateurs, au premier rang desquels les commissaires des expositions (en l'occurrence Éric Lafon et Véronique Fau-Vincenti) mais sans négliger l'inventivité des graphistes et décorateurs sollicités, la scénographie joue toujours à la fois sur l'érudition, le général et le détail, et sur la juxtaposition et la confrontation. Faire résonner l'histoire au présent.

Les liens

Les liens entre Karl Marx (1818-1883) et la France¹ et notamment Paris à travers une infographie des différentes résidences de cet exilé politique, sont rappelés d'entrée. Les premières salles qui présentent la famille Marx à travers des portraits et gravures, ou l'exposition des brochures, livres et revues des grands penseurs socialistes de l'époque qui l'ont et qu'il a influencé, mobilisent des sources un peu austères (correspondances, manuscrits...) que la longueur de certains cartels rendent encore plus denses. Où l'on mesure l'importance des filiations, et le rôle crucial dans la diffusion des idées des éditeurs de journaux, revues et livres, et celui des traducteurs. La place de l'ami Engels n'est pas oubliée.

Cette proximité avec la France se fait encore plus intime avec les mariages ou fiançailles de trois filles de Karl et Jenny (trois autres enfants du couple, dont une fille, sont morts en bas âge) avec des militants français : l'ainée Jenny avec Charles Longuet, Laura avec Paul Lafargue et la plus jeune, Eleanor dite Tussy, un temps fiancée avec Lissagaray. Après la salle consacrée aux photos de famille prêtées par les descendantes de Karl Marx, une dernière photographie de Karl avant de se rendre chez le barbier lors de son séjour algérois un an avant sa mort en 1883 fait d'une certaine manière transition avec les questions abordées dans l'autre grande partie de cette exposition : la mémoire « vivante » de Marx et ses enjeux en France.

Mémoires et usages

Cette mémoire – le plus souvent positive, les adversaires du marxisme étant ici bien absents – passe par la diffusion de ses écrits et par les multiples initiatives autour de la publication des œuvres complètes de Marx et Engels. Au cœur, bien sûr, les notions principales du marxisme rappelées et mises en scène au tableau noir ou dans des installations par des artistes plasticiens : Capital, Plus-value, Exploitation, Force de travail (sans oublier la formule de calcul), Valeur... Sans oublier : Classes sociales, Proletaires, Infra et super structure... Transition toute trouvée vers les multiples représentations et utilisations de son visage comme symbole de l'influence du marxisme. Quand le portrait de Studio Mayall à Londres en 1875 s'impose comme le marxisme en majesté, quand sa barbe devient logo. De nombreux artistes ont interprété cette image, jusqu'à son arrière-petit-fils le sculpteur Karl-Jean Longuet dans plusieurs bustes qu'une habile scénographie met en regard avec d'autres œuvres. Manière d'inciter à la réflexion sur l'usage des images dans les jeux de mémoires, d'hier à aujourd'hui, et notamment dans l'espace public, comme le rappelle un des derniers panneaux sur les traces de Marx dans le « 9.3. ».

François Lavergne

1 - Il y séjourne d'octobre 1843 à janvier 1845, en mars-avril 1848, en juillet 1849 et enfin clandestinement en 1869.

Correspondance

Les trois filles du docteur Marx

C'est une excellente initiative que de rééditer un ouvrage déjà publié (Albin Michel, 1979), avec une introduction aussi copieuse que passionnante de Michelle Perrot. La nouvelle édition ajoutée aux 106 lettres initialement sélectionnées, 38 nouvelles épîtres des « filles du docteur Marx » et de Karl Marx lui-même.

Les filles Marx, Correspondance de Jenny, Laura et Eleanor, préf. de Michelle Perrot, Les Éditions sociales, 2023, 480 p, 26 €

La correspondance, étalée sur plus de trente ans, de 1865 à 1898 met en scène les trois sœurs, leurs maris et compagnons (Paul Lafargue, Charles Longuet, Edward Aveling), le « général » Friedrich Engels (ainsi surnommé depuis ses chroniques militaires sur la guerre civile américaine et sur la guerre franco-allemande, parues dans la presse britannique), Karl Marx lui-même (« Old Nick » ou « le Mohr »), son épouse Jenny, et une foule de personnages, cousins et cousines, amis, journalistes, militants socialistes.

Supérieurement instruites et éduquées, toutes trois trilingues (allemand, anglais et français), chacune des trois sœurs connaît un destin tragique : Jenny Longuet-Marx décède en 1883 à 38 ans d'un cancer de la vessie, la très attachante « Tussy » (Eleanor) met fin à ses jours en 1898, à 43 ans, comme le feront conjointement beaucoup plus tard,

en 1911, sa sœur Laura et son mari Paul Lafargue.

Une famille d'intellectuels et de militants

Le volume, dont l'intérêt ne se dément jamais, nous fait entrer au cœur de la vie d'une famille d'intellectuels et de militants, partagée entre l'Angleterre (où réside Marx) la France et l'Allemagne. Le ton, presque constamment enjoué et ironique, même dans les moments difficiles, le goût des citations littéraires (Shakespeare en particulier) montrent une conscience claire de leur supériorité intellectuelle. Mais, comme chez l'albatros de Baudelaire que « ses ailes de géant empêchent de marcher », chacune des filles se heurte aux limites de la société de leur temps. Jenny se plaint des « méchantes petites misères de la vie de ménage » et se dit « folle de rage qu'un idiot en pantalon puisse faire fortune et qu'une femme ne puisse même pas gagner six pences ». Eleanor peste d'être astreinte, au milieu de traductions

et de correspondances politiques, à des travaux de chaulage et nettoyage du domicile. Au fil des lettres, on retrouve aussi l'obsession, typique d'un « long XIX^e siècle » prolongé jusqu'après 1945, des questions de santé, la moindre grippe ou angine pouvant prendre des dimensions dramatiques, et l'importance de la fréquentation régulière de cures marines ou thermales, au sud de l'Angleterre, en Autriche ou en France. Les questions politiques prennent une importance croissante au fil des années et de l'affirmation d'un mouvement socialiste transnational. Eleanor y est particulièrement active, traduisant des articles, faisant des tournées de réunions publiques, participant aussi à de basses manœuvres de congrès pour faire triompher la cause de « notre mouvement » (celui des socialistes, mais aussi de « notre famille »). Une belle correspondance, où le lecteur fera son miel, au gré de ses intérêts, et découvrira de séduisantes personnalités.

Gilles Vergnon

Antiracisme

Fanon, derrière la couleur de la peau

Une introduction passionnante à l'œuvre parfois mal comprise de l'auteur de *Peau noire, masques blancs*.

KÉVIN BOUCAUD-VICTOIRE, *Frantz Fanon. L'antiracisme universaliste*, Éditions Michalon, Le bien commun, 2023, 128 p, 12 €

« Chaque fois qu'un homme a fait triompher la dignité de l'esprit, chaque fois qu'un homme a dit non à une tentative d'asservissement de son semblable, je me suis senti solidaire de son acte. » Placé en exergue, ce texte de 1952 pourrait être attribué à Camus un an après la publication de *L'Homme révolté*. Il est en réalité tiré de *Peau noire, masques blancs* et donne le ton de l'ouvrage qui nous présente un Fanon bien loin de l'image caricaturale que d'aucun lui ont forgée, à commencer par Jean-Paul Sartre dont un extrait de la préface aux *Damnés de la terre* (1961) a fini par déformer le sens du texte, notamment son premier chapitre. Pensons plutôt aux éloges que fit de ce livre Jean Daniel dans *L'Express*. K. Boucaud-Victoire remarque : « La pensée de Frantz Fanon est bien plus subtile que ne le laisse entendre Sartre. » Il n'empêche, souligne-t-il, que le psychiatre a été influencé non seulement par les livres du philosophe mais aussi par le personnage : une rencontre avec Sartre est toujours un moment important pour la pensée d'un militant.

Une formation de psychiatre

L'auteur insiste, et c'est effectivement fondamental pour saisir le personnage, sur sa formation de psychiatre qui lui permit de comprendre et d'expliquer ce, derrière l'idéologie raciste qui les dissimule, les faits sociaux méritent une fine analyse. La volonté initiale de Fanon était de soutenir une thèse intitulée « Essai sur la désaliénation du Noir », mais ce premier texte fut rejeté, quitte à être publié au Seuil : *Peau noire, masques blancs* est trois quarts de siècle plus tard toujours lu tandis qu'« *Altérations mentales, modifications caractérielles, troubles psychiques et déficit intellectuel dans l'hérédodégénération spino-cérébelleuse* » a certes permis à Fanon d'obtenir son diplôme de médecin, mais n'est pas demeuré une référence, ne serait-ce que parce que la

spécificité de la psychiatrie par rapport à la neurologie (dans un pays où les chaires universitaires regroupaient les deux disciplines), point de départ de sa réflexion, est de nos jours perçue fort différemment. Kevin Boucaud-Victoire insiste aussi sur l'évolution de ses approches de l'ethnopsychiatrie, tout en soulignant que cet athée estimait qu'une théocratie n'était pas vraiment préférable à la domination occidentale.

À contrecœur, espérant un poste à la Gaudeloupe, il s'est résigné en 1953 à celui de médecin-chef à l'hôpital de Blida-Joinville, dans la ville de garnison entre l'Atlas et la Mitidja. Les années qui suivirent furent celles d'un combat auquel participa Fanon qui, mort d'un cancer aux États-Unis en décembre 1961, n'en vit pas la fin. Son engagement est bien connu, mais si nombreux pas que, à ses yeux, la couleur de peau ne comptait pas et que son œuvre, lue avec rigueur, se révèle un plaidoyer contre le racisme et, également, contre la notion même de race, ne serait-ce que parce que le psychiatre martiniquais estimait qu'il convient de combattre toute forme d'essentialisation. Sans hésiter à rappeler l'animosité entre Antillais et Africains, il expliquait ainsi, dans des écrits politiques publiés après sa mort sous le titre *Pour la révolution africaine* : « La vérité est qu'il n'y a rien, a priori, qui puisse laisser supposer l'existence d'un peuple noir. »

Au-delà de la théorie marxienne de l'aliénation

Ce livre court est d'une densité exceptionnelle, expliquant en quoi Fanon a enrichi la théorie marxienne de l'aliénation. Sa conviction que, dans les pays coloniaux, seule la paysannerie est révolutionnaire (à un moment où Mao n'hésitait pas, de son côté, à expliquer que « les campagnes doivent encercler

les villes ») l'obligea certes à prendre ses distances avec l'approche de Marx, mais peut aussi être comprise dans le cadre de la guerre civile MNA/FLN lorsque les deux formations ne s'appuyaient pas sur les mêmes couches sociales. Le rôle révolutionnaire qu'il accordait au lumpenproletariat, à un moment où Germaine Tillon parlait de la « clochardisation » de l'Algérie, en est aussi un élément. L'influence d'Aimé Césaire, du moins dans un premier temps, est connue, mais si leurs options politiques les ont éloignés, le psychiatre n'a pas cessé d'estimer le poète. L'on appréciera également dans cet ouvrage un sain et lucide retour sur Georges Sorel.

La question n'est pas de savoir si l'avenir lui a donné raison, ne serait-ce que parce que la réponse est aisée en observant l'Algérie d'aujourd'hui, mais de comprendre la pensée de Fanon, de connaître aussi sa pratique dont Mohamed Harbi estime en 2002 que « le parallélisme est évident » avec « [son] populisme à dimension libertaire ». L'auteur échappe ainsi au risque d'une lecture rétrospective et insiste sur le fait que Fanon « nous transmet des valeurs universelles, dont malheureusement trop peu mesurent, hier comme aujourd'hui, le caractère essentiel ». Il convient donc de découvrir ce grand intellectuel et militant du milieu du XX^e siècle, véritablement, car les approches parcelaires qui en ont souvent été faites hors du milieu des spécialistes (là sur le racisme, ici sur le colonialisme, trop rarement en prenant véritablement en compte les apports de sa formation) ne nous ont guère permis d'en saisir toute la richesse. Pour cela, nous est d'un grand secours le livre de Kevin Boucaud-Victoire qui avait déjà su viser juste dans ses livres précédents sur Orwell et Michéa.

Christian Chevandier

1 – Cf. Pierre Bouvier, Aimé Césaire et Frantz Fanon, *Portraits de (d)colonisés*, Les Belles Lettres, coll. « Histoire de profil », 2010. Et l'on aurait tant aimé lire un texte sur Fanon écrit par Césaire dans la collection de J. B. Pontalis, « L'Un et l'autre ».

8 | Culture(s)

L'actu des bulles

Marret, images d'une vie

NINA ALMBERG ET LAURE GUILLEBON, *Quatre vies de Mario Marret*, Steinkis, 2023, 182 p., 24 €

Mario Marret est un personnage hors du commun. Il a été tour à tour – et même parfois en même temps – anarchiste, agent secret et Résistant, communiste, explorateur puis cinéaste. Dans ce biopic, les autrices montrent le jeune homme qui rejoint le groupe libertaire Solidarité internationale antifasciste et se plonge dans la radio amateur. Cette compétence favorise son entrée dans le contre-espionnage américain, l'OSS, qu'il intègre à Alger en 1942, puis à partir de 1945 lorsqu'il travaille pour les services français. Il se passionne pour les grands froids et se lance dans des expéditions polaires. Il est membre de la mission en Terre Adélie dans

l'Antarctique durant laquelle il film le grand nord pendant un an.

Proche du mouvement nationaliste algérien, il aide le FLN puis participe au lancement de la télévision nationale algérienne. Il rejoint alors la sphère d'influence du PCF avant de se rapprocher du cinéaste Chris Marker avec lequel il filme à Besançon le mécontentement ouvrier naissant à la fin des années 1960. Cette expérience est à l'origine du groupe Medvekin. L'homme a plusieurs vies et se passionne pour la psychanalyse dont il exerce la profession des années 1980 à sa mort en 2001.

Une vie fort bien mise en lumière par des planches pastels en noir et blanc et quelques fois en couleur rendant compte de ce parcours foisonnant.

Sylvain Boulouque

BD en plus

La première Bonny

ALEXANDRE RANGHIASCI ET MATTEO MASTRAGOSTINO, *Anne Bonny*, La boîte à bulles, 2023, 144 p., 22 €

Anne Bonny, née Cormac à la fin du XVII^e ou au début du XVIII^e siècle, est la fille naturelle d'un riche avocat irlandais. Sa famille est obligée de quitter l'Irlande alors puritaine pour les États-Unis considérés comme plus libéraux. Anne rencontre et épouse un premier pirate, James Bonny. Un mariage malheureux, son mari dénonçant ses compagnons au gouverneur des Bahamas. Après diverses aventures, sa rencontre avec le pirate Calico Jack dit Rakham dans l'île de New Providence qui, avec Marie Read,

écume alors les mers, transforme sa vie. Elle se joint à eux en se faisant initialement passer pour un homme.

Les auteurs, dans des traits qui rappellent ceux de Joann Sfar, soulignent qu'Anne Bonny était une femme libre y compris dans ses aventures amoureuses. Ils racontent ses multiples actions de piraterie jusqu'à sa disparition mystérieuse en 1721 après son arrestation par la Navy. De leur côté, Rakham est pendu et Mary Read meurt en prison. La description de la violence des sociétés de pirates rend à la vie d'Anne Bonny toute sa complexité.

Sylvain Boulouque

L'actu des sons

Mélodies pour toutes faims

MIKE KENEALLY, *The Thing That Knowledge Can't Eat*, Exowax Recordings, 2023 (écoute sur Bandcamp)

Multi-instrumentiste (surtout guitares et claviers), compositeur, chanteur, Mike Keneally, comme tant d'autres, a été influencé par l'approche de la musique de Zappa dont il avait rejoint le groupe lors de la dernière tournée de 1988 (*Broadway the Hard Way*). Comme Steve Vai, Adrian Belew ou bien d'autres musiciens passés et marqués par cette école informelle, il a tracé son propre sillon et multiplié les expériences en y mêlant bien d'autres sources, des Beach Boys aux Beatles, Radiohead ou King Crimson. Quand le *Song Book* croise le *Real Book*.

The Thing That Knowledge Can't Eat s'annonce comme un CD difficile à classer, et à l'ancienne par sa durée (41 minutes). L'enchaînement des neuf morceaux surprend ou secoue les tympans. Patchwork ? En fait, il révèle à chaque écoute la variété de ses

propositions. On entre ici avec le titre « Logos », sorte d'hymne hommage et sarcastique à cette forme de représentation symbolique, un air piano-voix très théâtral aux accents kurtweilliens. Puis deux balades aux mélodies vites entêtantes convoquent les années 70 et les mânes de Crosby, Sills, Nash and Young, avant que « Celery » délivre un déluge de guitares-batterie et immerge l'auditeur en plein hard rock. « Ack » bref morceau en big band jazzy avec solo de violon renvoie à d'autres expérimentations. La chanson « Big Hit Song » résume d'une certaine manière le programme hybride développé, avec ses virages ironiques, et le final grandiloquent du *guitar hero*. Avant que les scénettes de « The Carousel of Progress », le titre le plus long (7'30), nous invitent à admettre qu'il s'agit ici moins de comprendre que d'ouvrir les oreilles. En fait, un album que l'on peut avoir plaisir à dévorer

Frédéric Cépède

Cinéma

Au bord du gouffre... en Anatolie

Premier plan, l'immensité des sables d'Anatolie, plan général au-dessus d'un espace où se confrontent les énormes trous nés de l'érosion et la petitesse d'un simple humain. Le film d'Emin Alper signe à la fois le retour du cinéaste – *Derrière la colline*, plébiscité lors de la Berlinale 2012 – et confirme la richesse créative de la nouvelle cinématographie turque.

Burning Days, d'EMIN ALPER, Turquie, 2023, 2 h 08, avec Selahattin Pasali, Ekin Koç...

Un jeune procureur rejoint son poste situé à Yaniklar, un gros village où règne une atmosphère de dégénérescence aggravée par une administration locale pourrie, des notables s'élançant entre eux et un trafic du maire autour du forage des eaux, le sujet essentiel des prochaines élections.

La première affaire livrée au jeune juriste concerne une défilé de leurs carcasses ensanglantées à travers la ville sous les hurlements d'une foule excitée tirant des coups de fusil dont l'usage est pourtant interdit. Le procureur entend sanctionner cette manif et convoque les responsables proches du maire. La caméra fixe tour à tour les personnages, scrute leurs réactions, découvre la ruse, le mensonge d'un côté, la rigueur froide, impassible, de l'autre ; dès lors, la tension du scénario ne nous lâche plus. Le cinéaste le décompose en chapitres jusqu'à faire émerger une tragédie de la civilisation, le problème de la légitimité du droit et de son application au sein d'une société privée de ses valeurs humanistes.

Un intermède permet au procureur de se « laver » dirions-nous, de ses certitudes intellectuelles : en un nouveau plan général magnifique nous le observons se baigner dans un lac artificiel, seul, toujours seul même si un inconnu le dérange et se présente comme un journaliste de l'opposition désireux de le mettre en garde.

Puis, le festin : la convivialité obligatoire chez le maire et l'engrenage d'un piège où se mêlent le raki, les hallucinogènes, la musique, la danse, les cris et le reflet d'un corps de femme en mouvement tandis que le magistrat ivre a été allongé sur un divan. Brillant moment de cinéma dans lequel alternent les images fugaces, tremblantes, les flashes multicolores, le cauchemar, la violence et – surtout – la peur comme dans un rêve fantastique nous rendant incapables de distinguer le vrai du faux. La réalité s'impose, il y a eu un viol durant cette soirée délirante. Le film devient

alors une sorte de thriller, non point seulement dans la forme maîtrisée par le cinéaste mais dans sa signification sociale et politique. Conscient ou non de la véricité des faits, le procureur est en rupture avec la loi qu'il représente et en dépit de ses amnésies, exige une enquête sur les événements de cette nuit.

Une poursuite impitoyable

À Yaniklar, aucun droit autre que celui des notables, les petits procureurs arrivés de la capitale ont été chassés, même la juge conseille à son collègue de ne pas insister car le maire sera réélu et l'affaire classée. C'est ce qui arrive. Mais la liesse collective reprend ses droits de haine. Le journaliste vient se réfugier chez le procureur, car on a incendié son local et, dans le même temps, le quartier des gitans où vit la jeune fille violée.

La caméra surplombe la bourgade, il fait déjà nuit, la foule se répand dans les rues à peine éclairées par des torches ou des phares, des hurlements accompagnent les projectiles, la chasse à l'homme débute. Le procureur décide de sortir, l'autre accepte de la suivre, les deux hommes montent dans une voiture et parviennent à atteindre le route, et nous nous trouvons brusquement dans une atmosphère optique nocturne hallucinante, seulement entrecoupée d'une espèce de brouillard rouge rappelant *La poursuite impitoyable* (Arthur Penn, 1960) avec ces projecteurs branchés sur les pick-up comme s'il fallait imager le lynchage habituel. Soudain, fin de séquence, la meute s'arrête au bord d'un gouffre gigantesque où l'un des chasseurs vient d'être aspiré.

Juste en face, de l'autre côté, deux hommes semblent défier l'enfer, la caméra de Emin Alper reprend le plan inaugural du film mais dans un autre sens : le retour à la liberté.

Jean-Louis Coy

En raison de son succès en Turquie, le ministère de la Culture turc a demandé le remboursement des aides accordées au film.

Sur les planches

Deux vies de femmes, et de passions

Deux moments du XX^e siècle en Europe, deux atmosphères morales, deux destins de femmes, l'une imaginaire, l'autre autofictionnelle, qui nous valent deux adaptations réussies de récits littéraires et nous font passer de précieux instants.

H 24, de et avec ANNE MARTINET (d'après de Stefan Zweig), mise en scène de Juan Crespillo, à voir dans le Off d'Avignon au théâtre du Louvre

Marée haute, de et avec JOSIANE PINSON (d'après Benoît Groult), mise en scène de Panchika Velez, à voir dans le Off d'Avignon à l'Étincelle

Le premier de ces récits est la célèbre nouvelle de Stefan Zweig, *Vingt-Quatre heures de la vie d'une femme* (1927), adaptée et interprétée sous le titre *H 24* par Anne Martinet. C'est l'occasion de savourer à nouveau, grâce à la justesse des inflexions de la comédienne, la précision de la langue dans la belle traduction d'Alzira Hella (Livre de poche). Dans le contexte corseté des conventions morales des *upper classes* britanniques (mais elles ne sont alors pas les seules), Mrs C. se rappelle un épisode bref et « dramatique » de sa vie de veuve en principe vouée à la chasteté : sa rencontre avec un homme plus jeune, désespéré, joueur invétéré, qu'elle a cru sauver, avec qui elle a passé une nuit dans un hôtel miteux, à qui elle a donné de l'argent en lui faisant promettre d'abandonner définitivement les casinos... Il n'en sera rien puisqu'avec l'argent il a replongé, non sans mépriser sa bienfaitrice énamourée, avant qu'on apprenne par elle qu'il s'est suicidé. Grâce à la mise en scène rigoureuse de Juan Crespillo, servie pour les lumières (admirables) et le son par Stéphanie Daniel et Charly Thicot, nous suivons Mrs C. – Anne Martinet dans ses élans, affolements, désarrois. Tout sonne juste grâce au grand art de Zweig et à l'adaptation scénique ; entre autres exemples la vieille dame est touchante quand elle évoque sa nuit d'amour avec beaucoup de pudeur, « *C'est difficile à dire* ». On a l'impression que, par-delà le « drame », elle regrette ces vingt-quatre heures enfuies.

Autres temps, autre morale. C'est avec un sentiment de

grand bonheur que Benoît Groult revendique dans *Les Vaisseau du cœur* (1988) sa liaison de très longue durée, parsemée de ruptures et reprises, avec un homme marié (patron pêcheur) d'une classe sociale en décalage manifeste avec la sienne. Elle ne nous cache rien des difficultés liées à ce fait. Si le sexe tient une grande place dans la relation, il est décrit sans tabou comme toujours joyeux, et il ne se double d'aucun mépris intellectuel de la narratrice pour son amant. Dans la mise en scène efficace de Panchika Velez, Josiane Pinson fait preuve d'un jeu très engagé et convaincant par lequel elle semble s'identifier à la romancière dont elle a elle-même adapté le texte sous le titre pertinent *Marée haute*.

André Robert

Nous avons reçu : La liste des ouvrages reçus à la rédaction (services de presse, envois d'auteurs) est désormais consultable sur notre site www.lours.org/ouvrages-requs-a-la-redaction

L'OURS, publication éditée par l'Office universitaire de recherche socialiste (L'OURS) depuis 1969.
12 cité Malesherbes 75009 Paris
Tél. : 01 45 55 08 60
Site : <http://www.lours.org>
Courriel : info@lours.org
Fondateur : Guy Mollet (1905-1975)
Président, directeur de la publication : Alain Bergoumioux
Rédacteur en chef : Denis Lefebvre
Secrétaire de rédaction : Frédéric Cépède
Comité de rédaction assuré par le conseil d'administration de l'office ([cf. lours.org/ce-quest-lours/](http://lours.org/ce-quest-lours/))
Conception de la maquette : Arthur Delaporte
Imprimerie du Petit-Cloître, Langres
Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.
Dépot légal : juin 2023

Abonnement : tarif 1 an (avec hors-série) : 60 €
Institutions : 110 € Étudiants, chômeurs : 35 €
Étranger : 70 € Retrouvez les modalités d'abonnement et d'adhésion : lours.org

